

# Une culture différente des rapports familiaux, à vivre dans l'extrême précarité

► **CSCE :** Vous êtes coordinateur de l'association, pouvez-vous exposer vos motivations à engager une travailleuse de rue d'origine rom ?

**LAURENT DEMOULIN :** Dans notre travail quotidien, nous étions confrontés à ces questionnements sur les Roms et la mendicité. Comme je l'ai expliqué lors de l'audition au parlement bruxellois, à leur contact, nous n'avions pas les moyens de mettre en place nos méthodes de travail, basées sur la construction de relations, sur l'écoute et l'échange. Cette incapacité était due bien entendu à la barrière de la langue, mais aussi à une incompréhension culturelle de la situation des mamans avec leurs enfants dans la rue. Nous nous sentions démunis, d'autant plus que nous étions régulièrement interpellés sur ces questions par des citoyens, des politiques ou encore des travailleurs sociaux. Dans l'idée de s'adapter au terrain, nous avons alors décidé d'engager une personne ayant réalisé ce parcours de vie, de la Roumanie à la Belgique, et qui par sa culture et sa connaissance de la langue pourrait nous aider à comprendre les réalités de cette population. Nous voulions réellement comprendre les choses en profondeur, et ne pas juger sur base d'a priori et de clichés liés à notre modèle culturel. C'est essentiel.

► **CSCE :** Vous êtes d'origine rom, selon votre expérience de vie, et votre connaissance de terrain à Bruxelles, que pourriez-vous dire au sujet de cette image, extrêmement

**PARMI LES ROMS DE BRUXELLES, CEUX QUI VIVENT DE LA MENDICITÉ SONT EN CONTACT, DANS UN TRAVAIL DE PREMIÈRE LIGNE, AVEC L'ASBL DIOGÈNES<sup>o</sup>. CETTE ASSOCIATION ASSURE UN ACCOMPAGNEMENT DES PERSONNES VIVANT HABITUELLEMENT EN RUE, TOUT AU LONG DE LEUR PARCOURS DANS LA MARGINALITÉ ET UNIQUEMENT SUR LEUR TERRAIN DE VIE. DANS LE RESPECT DE LEURS DEMANDES ET AVEC POUR FINALITÉ LA RECONSTRUCTION DE LIENS SOCIAUX, IL S'AGIT AVANT TOUT DE CRÉER UNE PASSERELLE ENTRE LES HABITANTS DE LA RUE ET LA SOCIÉTÉ. DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES MAINTENANT, L'ASSOCIATION EMPLOIE UNE TRAVAILLEUSE DE RUE D'ORIGINE ROM.**

/ Propos recueillis par **Gérald Hanotiaux**  
CSCE

**présente pour le public, des mendiants roms appartenant à des réseaux d'exploitation ?**

**D :** En effet, j'entends très souvent l'évocation de cette image, lors de discussions en rue, ou lors de formations avec des travailleurs sociaux, un peu partout. Lorsque j'essaie d'affronter ça avec mes interlocuteurs, que je leur demande où ils ont entendu ça, ou bien ce qu'ils ont vu, ils évoquent toujours quelque chose de très vague, de lointain. Tout est très flou. À Diogènes, nous ne prétendons pas a priori que cela n'existe pas, et dans mon travail je ne suis pas axée en priorité sur cette question-là, mais depuis six ans que je suis en contact permanent avec les Roms de Bruxelles en rue, je n'ai jamais constaté aucun fait. Mon

constat, par mon expérience quotidienne, est que la mendicité est une simple question de survie, liée à l'état de leur situation, de leurs moyens et de leurs droits.

► **CSCE :** En première instance, il semble avant tout que le public soit choqué par la présence d'enfants en rue, parfois en très bas âge. Comment exposer la réalité des Roms au public ?

**D :** L'aspect principal est bien entendu la question de la survie par la mendicité, nécessitée par leur situation sociale. Ces gens qui font la manche, avec ou sans leurs enfants, n'ont droit à aucune aide et n'ont pas le droit de travailler<sup>o</sup>. Jamais les parents ne laisseront l'enfant seul, dans un

pays étranger, un quartier où ils habitent plus ou moins, une maison souvent insalubre, bref dans un lieu où ils ne sont pas assurés d'être encore présents le lendemain. Rien n'est sûr pour eux ! Au niveau de l'image renvoyée au public, il peut aussi s'agir de se présenter tel qu'on est, de transmettre un message : "nous sommes comme ça, en famille, et on n'a rien, aidez-nous". C'est une modalité pour exposer leur réalité car d'une part, ils ne peuvent faire autrement, ne sachant pas expliquer les choses en français et d'autre part, ils ont peur de s'exprimer et ne font confiance à personne d'extérieur à leur communauté.

La présence des enfants en rue est également liée à une importante dimension culturelle, qui doit →



## L'utilisation du terme "Rom"

Nos différents interlocuteurs s'entendent sur la difficulté de nommer de manière univoque les individus dont nous parlons lorsqu'on évoque communément "les Roms". Comme nous allons le voir dans la définition ci-dessous, l'utilisation de ce terme est controversée; cependant, en accord avec nos interlocuteurs, nous avons choisi de l'utiliser ici. En effet, dans le contexte belge et bruxellois, la grande majorité des personnes dont nous évoquons le vécu sont originaires du peuple rom de Roumanie (1), il est dès lors communément admis d'utiliser ce terme générique, tout en gardant bien entendu toujours à l'esprit qu'il représente des réalités non homogènes. Pour illustrer cette difficulté sémantique, nous reprendrons un extrait d'une étude sur "la scolarisation des enfants roms en Belgique"❶.

"Le nom *rom* signifie *homme* en langue romani, et c'est un "ethnonyme" d'auto-identification pour certains groupes parmi

les Tsiganes. Les termes *Gitan*, *Ziggeuner*, *Tsigane*, *Csigany*, attribués de l'extérieur, ont souvent reçu au cours des siècles une connotation fort péjorative. C'est pour cette raison que les organisations politiques des Roms recommandent l'usage de l'"ethnonyme" d'auto-identification (orthographié Rrom), ce qui ne garantit aucunement l'évitement des préjugés ou des stéréotypes. Tous les groupes désignés de l'extérieur comme *Tsiganes* ne se considèrent pas Roms: les Sinti, Manouches, Jenisch ou Kalé d'Europe occidentale utilisent justement ces "ethnonymes" pour se distinguer des Roms, vus comme arrivés après l'effondrement des régimes communistes dans les pays d'Europe centrale et orientale. [...] Quant au terme générique *Roms*, son usage est plutôt controversé. Qui plus est, il existe paradoxalement une sorte de complicité sémantique et historique entre l'"ethnonyme" *Tsigane* et celui de *Rom*, du fait que les deux termes renvoient à une population

considérée comme marginale. Les Roms, sans toujours accepter le nom de *Tsiganes* donné par les gadje, savent que ce nom se réfère bien à eux: l'appellatif catégoriel d'un individu ou d'un groupe reflète l'expérience historique d'interaction avec les autres groupes et les manipulations politiques qui en ont été faites. Les Roms utilisent souvent *Tsigane* comme une traduction de *Rom* dans la langue des gadje. Ainsi, en parlant d'eux-mêmes aux gadje, ils utilisent presque toujours *Tsiganes*. Évidemment, cela ne veut pas dire qu'ils acceptent les connotations péjoratives qui s'y rattachent, mais ces usages différenciés – *Rom* entre eux, *Tsigane* avec les autres – semblent faire partie d'une convention tacite de communication ainsi que de la construction discursive de la frontière symbolique toujours réitérée entre Roms et gadje."

❶ *Scolarisation des enfants roms en Belgique. Paroles de parents*, Fondation Roi Baudouin, 2009, pp. 19-20.

→ être observée depuis un autre modèle de vie. Dans notre culture, l'enfant est très attaché à la maman, elle est responsable de son éducation. Que ce soit en Belgique ou en Roumanie, à l'intérieur ou à l'extérieur, elle sera toujours avec son enfant. Dans la culture belge, certains faits sont totalement en contradiction avec nos pratiques culturelles. Par exemple, nous observons ici une sorte d'usage de ne pas trop "gâter" l'enfant. Chez nous, c'est différent, il y aura des nuances d'une famille à l'autre, mais l'enfant rom n'a pas vraiment de limite, il dirige la relation familiale et nous faisons plutôt ce qu'il demande. Il est également choquant pour nous d'apprendre que, très tôt, l'enfant n'est plus allaité. La réaction spontanée des mamans est de se dire "le pauvre", car l'enfant veut ça, et demande quelque chose de totalement naturel. Nous avons toujours évolué dans un autre système de vie, cette "rupture" avec l'enfant est ici due par exemple au travail de la maman, nécessitant que l'enfant doive passer à autre chose. Il existe tout un chemin structurel de l'enfant qui n'existe pas dans notre culture, car dans les sociétés où nous nous sommes trouvés, le travail pour nous n'a jamais été fixe ni de longue durée.

► **CSCE: Une question régulièrement soulevée est aussi celle de la scolarité, la place d'un enfant pour le public est à l'école et non dans la rue.**

**D:** Je peux comprendre que l'image donnée n'est pas positive, mais pour les gens rencontrés en rue, il s'agit réellement d'une vie au jour le jour. Il est impossible de penser à une scolarité s'il faut avant tout tenter de manger. Par ailleurs, cette question de la scolarité provoque également chez nous un véritable choc culturel. Nous ne comprenons pas qu'un enfant de trois ans doive déjà intégrer ce système-là, aller seul dans une chambre, et partir si petit dans une institution comme l'école. Pour nous, l'enfant est

encore très fragile, on ne l'imagine pas faire partie de ce rythme, et qu'il doive par exemple se réveiller si tôt. Tout cela est véritablement choquant pour une maman rom. En Belgique, le projet de parcours dans la vie d'un enfant est calqué sur un rythme de scolarité, mais chez les Roms, étant donné qu'il n'y a jamais eu de réels accès et débouchés aux autres projets, le grand projet est le mariage. Il a lieu très jeune et est une manière de créer des liens utilitaires avec d'autres familles, pour renforcer la communauté et permettre de survivre mieux. Les gens sont choqués par les enfants en rue et de supposés effets négatifs pour lui, mais le paradoxe est que, dans la famille rom, l'enfant tient vraiment une place privilégiée, avec des liens très fusionnels et une vraie place sociale, à tous les âges. L'enfant reste la priorité et représente vraiment le succès de la famille.

► **CSCE: Parlons plus précisément de ce manque de perspectives et de débouchés que vous évoquez.**

**D:** Dans l'histoire des Roms, l'école n'a jamais été un élément favorable pour la vie, ni un lieu facile d'accès, aboutissant à des résultats concluants. Les expériences passées ne constituent pas pour les parents un facteur de motivation pour encourager les enfants à faire de grands efforts scolaires. Ceux qui ont réussi grâce à l'école y sont souvent arrivés en cachant leur réelle identité, pour bénéficier d'une relative égalité des chances. Et cacher son identité nécessite des moyens, en commençant par la couleur de la peau.

En Roumanie, les Roms vivent à la périphérie, concrètement à distance du peuple roumain; les deux peuples ne communiquent pas ensemble. Dans ce pays, l'enfant commence l'école à partir de sept ans. À son arrivée dans le système scolaire, il ne parle pas le roumain car il a vécu dans son quartier, où il a seulement

joué avec les autres enfants roms. Puisque les écoles n'enseignent qu'en roumain, sans aucune prise en compte d'autres langues ni aucune aide spécifique apportée par l'institutrice, le retard est d'emblée radical. Par ailleurs, il n'est bien entendu pas facile voire impossible pour les parents d'aider l'enfant scolarisé, car ils sont souvent analphabètes. Il y a une demande de scolarisation des pouvoirs publics, mais sans réel intérêt de transmettre l'éducation scolaire. Dans l'espace physique de la classe, la différence est déjà marquée, les enfants roms ne s'asseyent pas à côté des Roumains. Nous sentons directement que nous sommes différents, et cela mène progressivement à l'abandon. Les parents le savent dès le départ, c'est intégré dans la conscience collective. Tous ces éléments font en sorte que l'éducation scolaire chez les Roms reste une faible préoccupation lors de leur arrivée en Belgique.

► **CSCE: Un autre élément important, c'est le logement. Le public que vous rencontrez, en première ligne, est évidemment dans une situation très instable à ce niveau.**

**D:** En effet, mais ils ne dorment pas en rue, c'est déjà ça. En général, ils arrivent à se loger chez d'autres familles, mieux installées, mais ce n'est pas toujours facile. Lorsqu'ils logent chez quelqu'un, ils doivent payer une part de loyer, ce qui est très difficile. Pour revenir à la scolarité, lorsque toute la famille vit dans une seule pièce, il est très difficile pour un enfant de se coucher tôt par exemple, pour pouvoir se lever et aller à l'école. Souvent, il y a une phase encore plus précaire, lors de laquelle les familles vivent dans des logements insalubres, sur des paliers, sous des escaliers. Pour ce public-là, il n'est vraiment pas question d'envisager une scolarité car la vie est trop incertaine. Mais tout cela concerne ceux que je rencontre en rue, ils sont minoritaires parmi les Roms de Belgique. ■

① Selon l'ASBL Le Foyer, près de 75 % des Roms de Belgique.

② Diogènes ASBL, place de Ninove 10, 1000 Bruxelles Tél. 02/502 19 35

③ Les Roms originaires de Roumanie et de Bulgarie bénéficient en théorie des mêmes droits que les citoyens européens, sauf en matière d'emploi. Les États membres peuvent en effet, durant sept ans au maximum, imposer des restrictions aux ressortissants. Par ailleurs, des limitations peuvent être appliquées au droit de circuler librement, les citoyens européens ne pouvant devenir "une charge déraisonnable" pour l'État et disposer de ressources suffisantes et d'une assurance maladie. C'est sur cette clause que se basent la plupart des CPAS pour ne pas venir en aide aux Roms. D'autres restrictions concernent des raisons "d'ordre public, de sécurité publique ou de santé publique", directive (2004/38) du 29 avril 2004.